

LA CONCEPTION DE LA NATURE DANS LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE DU DIX - SEPTIÈME SIÈCLE
Par B.C. NWAOUZU*

Le dictionnaire de la langue française (Littre) définit le mot "nature" comme le "ensemble de tous les êtres qui composent l'univers", "ordre établi dans l'univers, ou système des lois qui président à l'existence des choses et à la succession des êtres". Puis c'est une "sorte de personification de l'ensemble des lois naturelles, puissance des choses naturelles, force active qui établit et conserve l'ordre naturel". Enfin c'est l'essence, les attributs, la condition propre d'un être ou d'une chose". On voit de toutes ces définitions se réclamant à "nature" que l'appellation est souvent vague. Son caractère ambivalent nous apparaît à plusieurs reprises, et on en fait l'emploi le plus ambigu. Cette ambiguïté se confirme tous les jours et même s'approfondit jusqu'à la contradiction. La considération de ces contradictions est hors des limites de mon étude. Pour cette dernière, on entend par "nature" l'univers physique par opposition à la nature humaine, puis on vise à relever les formes sous lesquelles le sentiment de la nature se manifestait au dix-septième siècle et à examiner les tendances générales à travers les œuvres de certains écrivains de l'époque.

Au cours du dix-septième siècle, la nature, comme on l'a conçue, était sentie par les poètes lyriques, les gens des lettres et les modistes. Mais ce sentiment était assez conventionnel. Le siècle était épris du classicisme. Ce dernier était avant tout le théâtre ou la peinture de l'homme éternel, dans laquelle la nature rustique ne tenait pas beaucoup de place. L'époque s'intéressait surtout aux aspects humains et sociaux de la vie. Par conséquent, on tend à conclure trop vite à l'absence du sentiment sincère de la nature dans la littérature de l'époque. Pourtant, cette peinture de l'homme se rattache à la nature, si on croit ce que constate Molière-

*..lorsque vous peignez les hommes,
il faut peindre d'après nature.*²

Le dramaturge veut que la peinture des caractères touche l'homme naturel ou chacun se retrouve. C'est dans cette quête du vrai, cette fidélité à la nature que réside la grandeur artistique de Molière.

Cependant, le théâtre classique à lui seul ne constitue pas toute la littérature du siècle. Tout en restant la création la plus caractéristique de l'époque, il était loin de donner le ton aux autres genres littéraires.

Romanciers, poètes mineurs, peintres et graveurs exprimaient beaucoup plus fidèlement les goûts du temps, et la nature s'exprime bien chez eux. Mais leurs sentiments avaient des nuances individuelles et diverses. Mlle de Montpensier, dans sa lettre à Mme de Motteville, n'aime point la mer, mais elle veut que sa "maison (fut) située dans le voisinage d'un grand bois, et que Ton y /arrive/ par de grandes routes où le soleil se fait voir à peine en plein midi".³ En grande princesse, habituée au luxe et aux cérémonies de la cour, ce n'est

pas prévisiblement la simplicité qu'elle cherchait. L'idéal qu'elle se formait d'une habitation au milieu des champs témoigne de l'idéal de la vie champêtre, qui était caractéristique de l'époque, Mme de Motteville reste d'accord avec sa royale amie sur les traits généraux du paysage, mais pour son habitation, elle préférerait à "un lieu propre pour la vue, l'obscurité" d'un bois".⁴ Le goût de la campagne était bien répandu, et il était sincère puisqu'on s'y promenait et puisqu'on y habitait. Mais on ne cherchait pas dans la nature ce qui était le contraire des choses humaines, on tendait à associer la nature et l'art. Malherbe exprime bien (l'attitude générale lorsqu'il chante la beauté du château et du parc du roi Henri IV dont la magnificence fait triompher l'art sur la nature.

*Beaux et grands bastimens d'éternelle structure
Superbes de matière et d'ouvrages divers,
Ou le plus digne Roy qu'il soit en l'Univers
Aux miracles de l'Art fait céder la Nature.* ⁵

Ce que Malherbe préfère dans la nature, livre à elle-même, ce n'est pas les spectacles violents et désordonnés, mais les spectacles qui ont d'eux-mêmes un certain ordre et une certaine clarté. Chez lui comme chez les mondains de l'époque la nature signifie avant tout (l'exubérance des formes et des couleurs dans le monde physique.

On allait même plus loin. Au côté de ceux qui ne voyaient dans la solitude qu'un moyen de devenir meilleurs, il y avait déjà ceux qui y cherchaient la rêverie et la mélancolie agréables, Le plaisir que Jean-Louis Guez de Balzac éprouve à se promener aux champs s'exprime dans plusieurs lettres. Toujours il en parle avec sincérité, en décrivant chaque détail agréable. La situation même de ses terres le contente parfaitement. Il lui semble qu'il y reste encore un peu de la félicité de l'âge d'or:

*Nous sommes id en un petit rond, tout
couronne de montagnes, ou il reste
encore quelques grains de cet or dont
les premiers siecles ont et& faits. 6*

M. de Verderonne avoue nettement ce qu'il aime le mieux dans la nature a chaque saison:

*Au Printemps/'aime les prairies,
L 'email des campagnes fleuries,
Le bruit des murmurants ruisseaux,
Et le gazouillis des oiseaux.
J'aime a voir au temps de l'Automne
Les fruits dont la terre foisonne,
Poires, pesches, figues, et raisins.
Soft Chezmoi, soft chez mes voisins,
Puis quand t'Hiver A barbe grise,
Accompagne du vent de bise,
Renferme dans un froid tombeau
Ce que la terre avait de beau,
Je cherche une maison commode...7*

Le gdut de M. de Verderonne represente assez fidelement le sentiment ordinaire de ses contemporains. Ainsi bien que la doctrine classique s'oppose plus ou moins a l'expression du sentiment sincere de la nature nue, un gout profond des beautés champêtres se retrouve chez les écrivains affranchis de l'influence du classicisme, tels que Racan, Theophile de Viau et la Fontaine, qui montrent, chacun a sa façon, un amour de la nature.

La Fontaine surtout reste un des rares poètes de l'époque qui aient accordé beaucoup de place a la campagne et a la vie rustique. Le gdut de la nature est si vivement exprimé chez ce poète qu'aucune étude du sentiment de la nature au dix-huitième siècle ne peut se passer de ses Œuvres. Voilà enfin ce qui justifie tant de place consacrée a cet ouvrage dans l'étude actuelle. La Fontaine est familier avec la nature; il connaît par coeur les paysages modestes et gracieux de Champagne et d'Ile-de-France: bois et jardins, rivières et ruisseaux, sentiers haies vives, fermes et hameaux grassement et basse-cours, c'est-à-dire une nature animée et grouillante de vie. Ce sentiment de la nature se retrouve dans nombre de ses fables, dans le décor de ses petits drames, dans les évocations du printemps et de l'automne, des lentes rivières et des torrents, du vent

d&chalnl, enfin dans les vers incomparables qui disent la joie des êtres dans la contemplation de la vie champêtre. Une petite anecdote citée par Henri Clouard révèle comment le poète a su saisir dans la réalité des champs maintes scènes qu'on retrouve dans ses fables: Un jour d'été, le poète surprend dans quelques cheneviers une hirondelle; puis il repasse au même endroit l'automne; un paysan ensemence, tandis qu'une bande d'oiseaux jouent autour d'un vieux mur et par instant disparaissent dans ses trous. Le poète s' imagine alors toutes sortes de rapports entre le champ et les oiseaux; il se rappelle l'hirondelle et, rentrant à pas lents, il laisse s'ébaucher dans son esprit, autour d'un vieux conte d'Ésope qui lui revient à la mémoire, la petite fable qui devient "L'Hirondelle et les petits oiseaux" (1,8). C'est ainsi qu'au cours de son vagabondage rêveur et manditatif, des spectacles, des scènes, toutes sortes d'images vivantes viennent réveiller et vivifier le sentiment de la nature chez lui.

Il observe tant les bêtes; il les connaît si bien qu'il n'a pas de peine à transposer leur exacte image physique en caractère moral et ainsi à leur faire jouer un rôle vraiment humain tout en conservant leur nature animale. Pensons ici la cigale insouciant et la fourmi laborieuse (1,1), aux petits de l'alouette "voletants, se culbutants" IV, 22, au héron, fêtede vaniteuse "au long bec emmanché d'un long cou" (VII, 16), et à tant d'autres animaux croqués dans leur attitude coutumière, avec tout leur langage. Ainsi autant qu'observateur de la nature, La Fontaine sait voir et fait voir; il peint et fait vivre la nature. Certaines de ses évocations de la scène champêtre restent inoubliables: Le long d'un clair ruisseau buvait un colombe

(II, 12)

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours
Dans la saison que les zéphirs ont l'herbe rajeunie

(V,8).

On reconnaît la poésie de la nature dans "Le Chêne et le Roseau" (1,22); "L'Hirondelle et les petits oiseaux" (1,8). Qu'on relise la peinture de l'orage suivi

d'une éclaircie dans "Les Deux Pigeons" (IX,2), l'hymne à la "douceur secrète" de la solitude (XL,4), et les ébats de Jean Lapin dans la lumière matinale (VII, 16) pour voir combien La Fontaine est familier avec la vie de la campagne.

Cependant, la nature qu'il exprime dans ses œuvres n'y intervient guère pour elle-même, Elle sert surtout de décor à la comédie, et parfois même

d'une sorte de personnage muet, tel que Ton voit dans ta.
personnification des végétaux dans "Le Jardinier et son seigneur":

*Le pis fut que l'on mit en pittoresque équipage
Le pauvre potager: adieu, planches, carreaux,
Adieu chicoree et porreaux.
Adieu de quoi mettre au potage
Le lièvre était gîte dessous un maître chou.
(IV.4)*

Cette personnification constituée dans la petite comédie un élément indispensable de l'action. Le sentiment de la nature chez La Fontaine révèle son âme du bonhomme, qui aime à contempler la nature, qui jouit d'elle surtout quand elle est plus aimable, plus sereine, plus proche de son esprit. Tout le début de la fable des lapins, incorporée dans le "Discours à M. le duc de La Rochefoucauld" n'est qu'une merveille d'humour, de poésie et de pittoresque:

*À l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour.
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encore jour,
Au bord de quelque boisson un arbre grimpe
Et, nouveaux Jupiters, du haut de cet Olympe,
Se foudroie, à discrétion, Un lapin qui n'y pensait guère. (X. 14)*

Le printemps est "le temps que tout aime et que tout pullule dans le monde" (IV. 22). Mais pour La Fontaine, cette saison est surtout le temps du retour de la santé pour un homme, comme lui, torturé par les rhumatismes. Ainsi écrit-il le 18 Décembre 1687 à M. de Saint-Evremond:

*Nous attendons le retour des feuilles et
celui de ma santé: autrement il me
faudrait chercher en litte les aventures. On
m'appellerait le chevalier du rhumatisme: nom qui
ce me semble, ne convient guère à un chevalier errant* 9

Tel est l'amour de la nature chez La Fontaine, C'est le sentiment d'un épicurien, sans doute, mais cet épicurien est tendre. humain, reconnaissant et modeste Puisque les esprits de sa espèce tendent à se rappeler, l'étude du goût de la nature chez La Fontaine fait rappeler

naturellement le même sentiment chez Mme de Sévigné" qui, après La Fontaine, est l'esprit de Kéroulle chez qui la nature tient la plus de place. Ayant vécu souvent à la campagne, surtout à Livry et aux Rochers, elle connaît les bois de l'automne et de l'hiver aussi bien que le charme de l'été. Elle se plaît aux belles allées tranquilles et la préservent des fines pluies et où elle aimait se trouver seule pour rêver.

*Mes petits arbres sont d'une
beauté surprenante. Ils les
élève jusqu'aux nues avec une
profits' admirable. Tout de bon,
rien n'est aussi beau que ces
Allées que vous avez vécues naïvement. 10*

Sa Correspondance est remplie des scènes de vie rustique: récits de journées et menus détails, rêveries, descriptions de travaux comme la fenaison, types de serviteurs tels que le vieux jardinier.¹¹ L'expression des descriptions où elle met beaucoup d'elle-même et où elle nous fait voir les lieux et les spectacles qu'elle aime: le jardin et le petit pont de Livry, le moulin, la "sainte herminette" de la forêt, les "épouvantables beautés des montagnes provençales couvertes de neige". Puis elle fait voir la couleur et même la nuance des saisons, tout en évoquant avec joie le triomphe du mois de mai à Livry: "L'rosigol, le coucou, la fauvette ont ouvert le printemps dans nos forêts". De la même façon, son évocation du commencement de l'automne à Livry reste l'un des passages inoubliables dans la littérature française du dix-septième siècle:

*Je suis venue à achever les beaux
Jours, et dire adieu aux feuilles;
elles sont encore toutes aux arbres;
elles n'ont fait que changer de
couleur: au lieu d'être variées, elles
sont aurores, et de tant de sortes
d'aurore, que cela compose un
brocart d'or riche et magnifique,
que nous voulons trouver plus
beau que du vert, Quand ce
ne serait que pour chasser le jour.*

On voit de cette évocation vivante de la nature que Mme de Sévigné la regarde en artiste et que c'est en artiste qu'elle en reflète la vie.

Le gout de nature chez elle se caracterise avant tout par la fralcheur de la vision. Un spectacle vu ou imagine par elle n'est jamais banaL Les scenes decrites s'imposent a nous par un pittoresque piquant qui va parfois jusqu'S rimpresionhisme. Ce sens poetique et pictural de la nature nous frappe d'autant plus qu'il est rare chez les a'crivains classiques. Se referant a cette finesse de gout, cette maniere persbnnele et diligate de sentir la nature, Lahson ecrit:

*Elle (Mme de sevigne) aime la nature.
et par la ses lettres mettent
une note originate dans la
litterature classique... Elle
en fait de la joie, comma de
tout, er unejoie physique,
sensuelle, unejoie des yeux
et des orielles. 13*

NOTES

1. Emile Litire; Dictionaire de la lanque fran, caise (Paris, 1969), 15. pp. 538 -645.
2. J - B. Moliere, La Critique de l'Ecole des femmes. Scene VI.
3. Mile de Mohtpensier, Memoires (Paris, 1659), t. VII, p. 3.
4. Ibid, p. 12.
5. F. Malherbe, Beaux et grands bailments," cite' dans A. Lagarde et. L. Michard, Collection textes et Litterature (Paris, 1964), t. Ill, p. 23.
6. Guez de Balzac, Oeuvres (Paris, 1654), t. I, p. 24.
7. Segrais, Recueides Portraits et Eloges dedie "a Mademoiselle (Paris, 1659), t. I, pp. 306 - 307.
8. H. Clouard, La Composition Francaise prepares (Paris, 1964) p. 292.
9. Jean de La Fontaine. Oeuvres completes, ea. Marmier (Paris, 1965), p. 50. 10
10. Mme de Sevigne Correspondence, ed. Roger Duchene (Paris, 1972)
11. ibid., pp. 303 - 304.
12. Mme de Sevigne, Lettres choisies, ed. Fran caise Basse (Paris: Hachette, 1968), p. 94,
13. G. Lanson, Histoire de la Litterature fran, caise Paris, 1951), p. 485.
14. Vicomte de Broc, La Fontaine Moraliste (Paris, 1896), p. 51.
15. Me Cann Le Sentiment de la nature en France (Paris, 1926), p. 10
16. La Fontaine, o0. cit., p. 26
17. Ibid.